



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

17 | 2013

Varia

Sans le Latin... collectif sous la dir. de Cécilia Suzzoni et Hubert Aupetit, Paris, Éditions Mille et une nuits-Librairie Arthème Fayard, avril 2012, 422 p.

Jean-Noël Pascal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4237>

DOI : 10.4000/anabases.4237

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 260-263

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Jean-Noël Pascal, « *Sans le Latin...* collectif sous la dir. de Cécilia Suzzoni et Hubert Aupetit, Paris, Éditions Mille et une nuits-Librairie Arthème Fayard, avril 2012, 422 p. », *Anabases* [En ligne], 17 | 2013, mis en ligne le 01 avril 2016, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4237> ; DOI : 10.4000/anabases.4237

Ce document a été généré automatiquement le 21 octobre 2019.

© Anabases

Sans le Latin... collectif sous la dir. de
Cécilia Suzzoni et Hubert Aupetit,
Paris, Éditions Mille et une nuits-
Librairie Arthème Fayard, avril
2012, 422 p.

Jean-Noël Pascal

- 1 *Sans le Latin...* Le titre de la chanson de Brassens à laquelle est empruntée la formule est – cela n'est apparemment indiqué nulle part dans ce volume de plus de 400 pages – *Tempête dans un bénitier* : le troubadour sarcastique s'y lamente ironiquement de la disparition de ce qui, prétend-il, donnait son lustre au rite catholique. Ou plutôt concourait puissamment à empêcher la ruine complète d'un édifice déjà dangereusement lézardé.
- 2 On comprend bien l'analogie : les éditeurs de l'ouvrage, animateurs de l'Association « Le Latin dans les littératures européennes », fondée en 2008, entendent prévenir – une fois de plus, dira-t-on – le public cultivé de ce qui nous menace, aujourd'hui que la langue mère de la nôtre vient de subir, suite notamment à la réforme des épreuves des concours du CAPES de Lettres Modernes, un mauvais coup de plus : une perte définitive de la conscience de l'« identité latine » du français, des professeurs non latinistes risquant de ne plus savoir faire percevoir à leurs élèves tout ce qui, dans la langue que nous parlons *hic et nunc*, renvoie à la mémoire de ses origines.
- 3 Il n'est guère contestable que cette crainte soit justifiée. L'on remarquera seulement que le danger n'est pas nouveau et que l'évolution réglementaire imprimée par la nouvelle réforme à la formation des professeurs n'est qu'une étape de plus – et pas forcément plus décisive : le mal est fait depuis longtemps – dans la longue histoire de la métamorphose d'un enseignement (secondaire et supérieur) humaniste et élitiste en un enseignement de masse utilitariste et – pour dire vite – scientifique : les bons élèves d'aujourd'hui sont discriminés par leurs aptitudes mathématiques, pas par leur

capacité à pratiquer brillamment le thème latin, comme ce fut longtemps le cas. Il faudrait donc sans doute s'interroger systématiquement sur les choix opérés par les réformateurs successifs du système scolaire depuis une bonne cinquantaine d'années au moins et s'efforcer de comprendre pourquoi et comment toute une dimension essentielle – culturelle et *identitaire* : c'est bien la langue que je parle, dans laquelle ma pensée se structure, qui me définit – de la formation de nos élèves (à travers ces fabuleuses séances de « vocabulaire » qu'on pratiquait encore à l'école primaire jadis, à travers ces passionnantes séances d'étymologie et de syntaxe comparée qui accompagnaient l'apprentissage précoce du latin, etc.) a presque totalement disparu des classes aujourd'hui. Le terrain est glissant, le développement de certaines sciences humaines – la redéfinition de la linguistique, par exemple – ayant souvent servi d'alibi commode à la nécessaire modernisation des pratiques pédagogiques en réponse aux besoins sociaux et autorisés, notamment, la mise de côté de la dimension historique – mais vivante ! –, si féconde pour l'enseignement de la langue. À moins bien entendu que l'on se satisfasse du sabir actuel, tout prêt à se transformer en langage SMS, qui ne connaît plus guère que la phrase minimale et a définitivement rangé la période et les subordinations au rayon des antiquités (gréco-latines, bien sûr) : même dans l'univers particulier de l'écriture académique, l'on se fait traiter de dinosaure dès qu'on s'oublie à écrire une phrase de plus de cinq lignes. *Sans le Latin...* on est définitivement illisible. Et même à de prétendus littéraires.

- 4 L'ouvrage dirigé par C. Suzzoni et H. Aupetit, outre un long et intéressant liminaire militant (mais richement informé : on y perd juste un petit peu trop de temps à ferrailer contre la manœuvre dilatoire de l'institution qui prétend donner le choix aux élèves et étudiants entre le Latin et le Grec – avec la majuscule : c'est des disciplines qu'il s'agit – pour mieux enterrer les deux) destiné, à travers l'évocation de maint exemple littéraire, à en appeler à « une réforme en profondeur » qui rendrait au latin, « langue ancienne » du français, une place centrale dans les apprentissages, reproduit le texte d'une série de conférences ou de contributions signées de noms connus dans le monde des lettres et des sciences, écrivains, chercheurs ou professeurs. Toutes ont en commun de s'efforcer de montrer comment, dans des domaines très divers, le latin demeure au cœur vivant de la création et de la pensée : à bien des égards, nous continuons à appartenir à un univers linguistique – et donc mental – qui nous fournit et nous transmet, à travers l'héritage d'une langue, jusqu'à nos idéaux et nos valeurs. Notre culture européenne, ainsi que le rappelle Rémy Brague, reprenant une thèse de son petit ouvrage de 1992, *Europe, la voie romaine*⁸¹.
- 5 Sans entrer dans le détail des articles, à vrai dire inégalement suggestifs, notamment en raison d'une proximité parfois un peu lointaine avec le thème central, on indiquera, dans le désordre, quelques-unes des voies explorées dans l'ouvrage, qui du reste ne saurait se lire sans lassitude dans la continuité. Trois poètes y ont contribué : Michel Deguy, dont les propos, brillamment anecdotiques, sont rapportés par les éditeurs ; Yves Bonnefoy, qui voit dans la fréquentation de la littérature latine une manière de se garantir contre « les idéologies totalitaires », en même temps qu'une source vive de la poésie de la nature et de l'objet ; Michael Edwards, surtout, poète *et* traducteur, qui nous invite à deviner, au-delà des frontières de la *Romania*, la présence de la poésie latine dans la littérature britannique et, mieux encore, celle de la dimension latine dans la langue anglaise. La question de la traduction pourrait bien, d'ailleurs, fournir un fil à la lecture de l'ensemble de l'ouvrage : elle est partout et, bien sûr, dans le propos de Frédéric Boyer, récent interprète des *Confessions* de saint Augustin⁸², dont le projet a été

de restituer dans la langue d'aujourd'hui un grand livre écrit jadis, en latin de son temps, par un Africain. Elle est encore dans la réflexion de Denis Kambouchner, qui rappelle utilement que les philosophes et écrivains de l'époque classique « pensaient en latin avant d'écrire en français », ce qui rend leur fréquentation bien aléatoire à qui n'a pas les moyens de traquer les traces de leur cheminement d'écriture. Elle est aussi dans les indications fournies par Romain Vignest – auquel un *lapsus*, p. 225, fait confondre Victor Cousin et Victor Duruy – sur les écrits de jeunesse de Victor Hugo, dont l'instrument poétique s'est formé à travers de multiples essais de traduction. Elle est, encore, dans la longue et belle conférence (illustrée) de Jacky Pigeaud, qui entend montrer que nulle histoire des sciences n'est possible sans le latin, mais qui opère en chemin bien des détours éclairants, notamment sur les effets surprenants des mauvaises traductions d'ouvrages médicaux. Elle est présente, aussi, dans l'article de Jacques Le Rider⁸³ sur l'épigraphe, empruntée à l'*Énéide*, de la *Science des rêves*, de Freud, objet ailleurs chez le fondateur de la psychanalyse de divers commentaires qui en font une clef pour la compréhension de l'ouvrage. Elle est même, d'un point de vue tout différent, dans la présentation méthodique et historique de la question de l'utilisation de la langue latine « actualisée » dans les documents de l'Église catholique, par Mgr Waldemar Turek, savant philologue polonais.

- 6 On glanera encore, dans les autres contributions, bien des sujets de réflexion, petits ou grands, contestables ou pas. Vincent Descombes, par exemple, rappelle que les philosophes qui, tel Spinoza, écrivaient en latin n'ont jamais hésité à plier cette langue héritée aux nécessités de leur pensée moderne, ce qui ne saurait se discuter. En revanche, quand il fait de Rome et de son histoire une sorte d'emblème de l'évolution politique générale de l'humanité, Pierre Manent ouvre sans doute la porte à quelques débats : l'interprétation, brillante, a beau assumer son schématisme, elle doit arrondir bien des angles du modèle et prendre quelques libertés avec des notions aussi complexes que celle de démocratie. Moins idiosyncrasique, l'étude très claire d'Yves Hersant sur le rôle du latin dans la Renaissance italienne est une bonne présentation didactique de la question, alors que la contribution, de prime abord un peu déroutante, de Jean Canavaggio réussit finalement à nous convaincre que Don Quichotte est une sorte de bilan fictionnel et kaléidoscopique des questions qui se sont posées aux humanistes du XVI^e siècle. John Scheid, quant à lui, dessine rapidement le paysage théologique – essentiellement fonctionnel et, selon lui, peu métaphysique – des Romains, pour y voir une sorte d'école de la tolérance, tandis que François Hartog, dans une optique d'abord historique et historiographique, s'interroge avec pertinence sur le conflit sans cesse renaissant des Anciens et des Modernes, mais se perd un peu *in fine* dans une réflexion énigmatique sur le monde d'aujourd'hui.
- 7 Finalement, la question qui se pose, après la lecture de cet ouvrage plutôt épais et pas toujours parfaitement digeste, c'est celle du public auquel il s'adresse. S'il s'agit de toucher quelques humanistes solides – et vieillissants – appartenant à l'univers académique, pas de problème : nous sommes habitués à lire des collectifs plus ou moins cohérents, constitués de contributions d'intérêt forcément inégal – le tri se fait selon nos propres curiosités ou nos appartenances d'école. Mais cela revient, puisque la démarche est militante, à prêcher des convertis. Ou des nostalgiques. S'il s'agit de viser un lectorat plus large, certaines contributions – et pas forcément les plus pointues : on peut être savant sérieux et élégant pédagogue – risquent de décourager quelques lecteurs, vite convaincus d'être de trop dans un petit monde d'initiés. Cela sert-il vraiment la cause du Latin, comme discipline nécessaire et centrale de l'apprentissage

de la langue et de la culture françaises ? S'il s'agit de témoigner qu'il existe, parmi l'élite des gens de lettres et de sciences, un bon nombre d'intellectuels connus susceptibles de faire pression sur les responsables politiques et administratifs qui s'acharnent à couper la jeunesse française d'une des sources vives qui lui permettraient de mieux comprendre sa langue, son histoire, sa culture et la culture européenne, c'est chose faite, avec une efficacité sans doute un peu limitée par le poids de l'objet et par son allure de recueil d'actes à la manière universitaire. Bref, il faudrait peut-être trouver d'autres armes, d'autres moyens de pression si l'on veut, pour réaliser le rêve évoqué par les deux responsables de l'ouvrage dans leur brillant et incisif épilogue de voir un jour prochain un ministre audacieux rebâtir l'enseignement du français – et même l'enseignement dans son ensemble – en rendant toute sa place au latin, dans l'étude de la langue et de la culture qui sont notre patrimoine. Mais pour encore combien de temps ?

NOTES

- 81.** Dernière édition revue et augmentée : Gallimard/Folio (Essais), 2006.
82. *Les Aveux*, POL, 2008.
83. Déjà parue dans le n° 954 de la revue *Europe*, octobre 2008, p. 113-122.
-

AUTEUR

JEAN-NOËL PASCAL

Université de Toulouse 2 Le Mirail (UTM)
PLH – Équipe Littérature et Herméneutique (ELH)
pascalprof@orange.fr